

Curieusement cet article a été plagié par endroit presque mot pour mot, par Auguste Majeux, *Souvenirs de la Gruyère, Fribourg, s.d.*,^{*} pp. 65/67. Cette version figure dans l'ouvrage : *les chalets d'alpage du canton de Fribourg*, par Jean-Pierre Anderegg, 1996, p. 306. Nous nous permettons de la reproduire ici à titre de curiosité.

Auguste Majeux, Souvenirs de la Gruyère, Fribourg, s.d.
(pp. 65/67)

La vie des *Airmaillis* n'est point aussi oiseuse qu'on pourrait le croire. Le fromage demande beaucoup de soins. Il faut souvent le transporter à une grande distance (on se sert à cet effet d'une machine en bois nommée *oiseau*); il faut épierrer la montagne, et garder les vaches, de crainte qu'elles n'aillent se précipiter dans les abîmes. Le pauvre vacher est donc de garde jour et nuit, courant après l'autre, armé d'un long bâton qu'il agite, en étendant les bras devant celle qui s'aventure trop. Et la nuit, on allume ces grands feux qui se répondent les uns aux autres, et prêtent un nouveau charme à nos belles nuits d'été. Ils aiment à s'instruire de ce qui peut les intéresser. Ils connaissent les plantes vénéneuses et celles qui donnent le plus de lait. Il est rare que ceux qui ont passé quelques étés dans les chalets, puissent se faire aux habitudes de la plaine: ils affectent une espèce de mépris pour tout ce qui n'est pas montagnard. Citons à ce sujet un couplet patois:

Ne mé parlâ pas dei plianne:
On ne lei vei tié dé la niolla,
Dei crapauds et dei renailé,
Quotié iâdzo ouna vatsetta.

Ne me parlez pas de la plaine:
on n'y voit que des brouillards,
des crapauds et des grenouilles
et quelquefois une maigre vache.

Quel bonheur pour *armaillis* et troupeaux lorsque la saison les rappelle sur les alpes chéries! On rassemble les vaches dont on fait deux corps d'armée. Le premier se compose des plus belles

vacnes (ce sont les noires que les montagnards gruériens préfèrent; les allemands aiment plutôt les rouges), portant à leur cou des grandes sonnailles qu'elles agitent orgueilleusement. Muni de son bâton bigarré, paré de son gilet à courtes manches et le chapeau garni de fleurs, l'*airmailli* est plus fier qu'un général en chef sur son cheval de bataille. Il appelle les vaches qui mugissent en voyant les vertes montagnes leur sourire de loin; tout le village est venu voir le départ de ces bonnes bêtes qui refont connaissance, car elles ne se sont plus revues depuis l'automne passé. On s'arrête devant l'auberge, on prend un verre avec les amis, et *oh! oh! oh! oh!* en route!

Au printemps l'on occupe le pied de la montagne: puis on s'élève, on monte encore à mesure que la neige fait place, puis l'on redescend dès que l'hiver commence à reprendre sur la montagne ses droits, qu'il n'abandonne jamais longtemps. La neige tombe: on décampe, on va s'établir un peu plus loin. La neige descend encore, on recule encore; on la fuit comme on l'a poursuivie, pied à pied. Mais chaque jour déroule un immense pli de cet immense linceul; il atteint le bas de la montagne, le bas de la montagne est couvert lui-même: alors l'étable s'ouvre. Adieu la liberté et la fraîcheur des pâturages! Il faut s'enfermer et manger du foin. Tout est désert, tout est silence. Rien, qu'un triste vent qui fait gémir de tristes branches et qui charge la terre de frimats. — Adieu, alpes! jusqu'à la saison nouvelle.